

Entretien de FANNY BOCQUENTIN

Numéro de l'entretien :	2
Entretien réalisé le :	04/02/2020
Nom de l'enregistrement filmé :	« 2_bocquentin_enregistrement »
Lieu :	Domicile personnel, Nanterre
Durée de l'entretien :	01h32mn42s
Commentaires :	Interviewer : Gwendoline Torterat Interviewé : FB

Fiche chronothématique

- Présentation rapide : 00mn08s
- Les tout débuts : 00mn34s
- Aujourd'hui : 02mn19s
- Formation en archéologie : 03mn49s
- Premières fouilles : 09mn24s
- Arrivée à Mallaha : 11mn44s
- La thèse : 16mn10s
- L'école de Bordeaux : 18mn19s
- L'archéo-anthropologie : 23mn55s
- Méthodes de fouille à Mallaha : 28mn28s
- Le Centre de Recherche français à Jérusalem : 36mn04s
- L'originalité de son approche : 39mn29s
- Mallaha : 46mn31s
- L'organisation du chantier de Mallaha : 01h05mn29s
- Fouiller en Israël : 01h10mn32s
- Beisamoun : 01h16mn20s
- François Valla : 01h28mn01s

[>FB]: Je m'appelle Fanny Bocquentin. Je suis née le 6 juillet 1975, à Biarritz. Je me considère comme archéanthropologue, un champ qui mêle anthropologie biologique et archéologie funéraire et qui tente de répondre avant tout à des problématiques archéologiques et historiques.

[>Question ?]: D'où te vient ce goût pour le passé ?

[>FB]: J'ai commencé à m'intéresser à l'histoire et à l'archéologie au collège. Ce goût provient des cours que l'on avait à l'école au cours desquels on abordait par exemple l'égyptologie. Ça m'est resté ensuite. Au lycée, l'histoire, même contemporaine, me plaisait beaucoup, tout comme la biologie. J'étais passionnée par tout ce qui concernait la génétique. J'ai beaucoup hésité ensuite. J'avais d'ailleurs demandé à la conseillère d'orientation s'il était possible de mêler archéologie et biologie. Elle m'avait dit que non. Je me suis donc dirigée vers l'archéologie, puis vers la biologie un peu plus tard. Par la suite, mon parcours n'a pas été linéaire. J'étais très intéressée par l'industrie lithique. J'aurais donc très bien pu me spécialiser dans ce domaine. En archéologie, c'est toujours la Préhistoire qui m'a finalement intéressé. Je pense que c'est grâce à ma mère. Elle avait une petite maison d'enfance près de Nemours. On allait régulièrement dans les champs aux alentours faire un peu de prospection. Ça la passionnait et moi aussi.

[>Question ?]: Vers quel âge ?

[>FB]: Toute petite, car c'était avant le collège. On partait en vacances près de Nemours durant cette période.

[>Question ?]: Et c'est donc elle qui t'emmenait prospecter ?

[>FB]: Oui, ma mère m'emmenait dans les champs. Elle est devenue médecin, puis a fait une thèse d'ethnologie après avoir repris les études. C'est quelqu'un qui lit beaucoup. Elle m'avait même parlé d'André Leroi-Gourhan quand j'étais au lycée. À l'époque, j'avais lu « Les religions de la Préhistoire ». Mon goût pour la Préhistoire est donc passé par ma mère.

[>Question ?]: Et aujourd'hui, quelle place a l'archéologie dans ta vie ?

[>FB]: L'archéologie représente une part très importante de ma vie. Comme tous les archéologues, je suis passionnée par ce que je fais. Je pense qu'être rattachée à ce que l'on découvre dans la terre – c'est-à-dire en se basant toujours sur des aspects concrets – permet de développer son esprit critique de façon générale. C'est très important dans la vie de tous les jours, car cela permet de rester méfiant par rapport à toutes sortes de *fake news*. On apprend tout simplement qu'il faut apporter une preuve aux énoncés. Comme mon mari (Nicolas Samuelian) est également archéologue, l'archéologie occupe une place qui est forcément importante. Avec trois enfants, on est toutefois suffisamment occupés à la maison pour ne pas parler que de notre métier. Ce n'est pas envahissant. Et tous les deux, nous ne sommes pas non plus des gens très bavards. On en parle, mais avec un bon équilibre.

[>Question ?]: Comment se sont déroulées tes études supérieures ?

[>FB]: J'ai eu un parcours assez linéaire parce que je savais assez vite ce que je voulais faire. Je voulais surtout ne pas rester à Biarritz, partir assez loin et dans une grosse ville si possible. Je suis allée à Paris pour faire mes études à Paris I. J'avais choisi cette ville parce qu'une formation sur les civilisations précolombiennes de la Préhistoire m'y attirait. C'était aussi une petite excuse pour aller à Paris, notamment vis-à-vis de mon père qui ne voulait pas trop me voir partir. Je suis restée sur cette première idée de formation.

Après avoir passé mon Bac en 1993, j'ai fait ma Licence, ma Maîtrise et mon DEA à Bordeaux, puis je suis partie en thèse à Bordeaux. J'avais également fait l'École du Louvre. J'ai commencé un premier semestre à l'université et les enseignants (Yvette Taborin, Jean-Paul Demoule, Boris Valentin, etc.) étaient tellement passionnés par ce qu'ils faisaient que j'ai trouvé mes premiers cours captivants, notamment le premier cours magistral en Préhistoire qui m'avait beaucoup marqué. Il était donné par Yvette Taborin. Ça devait être ses toutes dernières

années. Elle était passionnante. On était loin des cours écrits. J'ai alors très vite arrêté l'École du Louvre où je n'y apprenais que des listes d'œuvres par cœur. Ce n'était pas du tout la même chose.

[>Question ?]: Est-ce que tu as senti dès cette première année un penchant pour une spécialité ? Je pense à l'anthropologie ou à ton goût pour la génétique par exemple.

[>FB]: Oui, je pense que je l'ai retrouvé grâce aux cours, mais davantage en Licence. Je suivais alors ceux de Pascal Sellier et de Mark Guillon. Tous les deux m'ont beaucoup marqué en ostéologie. Je me suis dit que c'était vraiment ça que je voulais faire. La matière osseuse me plaisait, tout comme les problématiques autour des morts. C'est donc à partir de la Maîtrise que j'ai commencé à me spécialiser. Mon mémoire n'était pas du tout sur le Proche-Orient, mais sur une sépulture collective du Bassin parisien.

[>Question ?]: Comment as-tu été amenée à travailler sur ce sujet ?

[>FB]: J'étais allée voir Pascal Sellier en lui demandant une collection à étudier. Il avait alors accepté et ça a été très formateur. Quand on ne connaît pas encore bien l'os, travailler sur une sépulture collective oblige à en observer et trier un grand nombre. J'avais environ 70 individus à étudier. C'était intéressant. Il y avait des plans et de quoi travailler sur des problématiques de répartition spatiale des vestiges. C'était un bon sujet.

[>Question ?]: Au niveau de la problématique funéraire en elle-même, en dehors du fait de se faire l'œil sur la matière, est-ce que tu as pu goûter aux aspects plus symboliques que l'on retrouve dans les thématiques funéraires ?

[>FB]: Oui, tous les aspects liés à l'inhumation collective, rangements et successions des dépôts étaient intéressants. C'est ce qui m'a rapproché assez vite et sans même que je le sache à André Leroi-Gourhan. En anthropologie, il était très connu avec les fouilles de l'hypogée des Mournouards, une référence. Il a étudié comment s'organisaient spatialement les squelettes et comment la sépulture fonctionne dans le temps. Cela correspondait à un temps assez long puisqu'une sépulture collective peut être utilisée durant plusieurs centaines d'années. Cette première référence m'a permis d'approcher ces problématiques.

[>Question ?]: Est-ce que tu pourrais me raconter tes premières fouilles ?

[>FB]: Même s'il ne s'agissait pas de fouilles scientifiques à proprement parler, j'avais commencé à fouiller au lycée avec des associations comme Rempart. Les premiers chantiers de fouille sur lesquels j'ai travaillé à partir de mes 18 ans m'ont beaucoup marqué. Mon premier était un site du Tardiglaciaire dirigé par Pierre Bodu : Donnemarie-Dontilly. Ça a été très formateur, à la fois pour le terrain, le travail, l'exigence demandée, la bonne ambiance. C'était un site en tranchées où l'on recherchait des amas de taille de silex. On ouvrait de nouveaux sondages et on faisait donc beaucoup de pelles et de pioches. Je me souviens aussi que Pierre Bodu taillait, ce qui était pour moi une vraie découverte. Je trouvais l'approche expérimentale exceptionnelle. Ça m'a marqué.

Barbas était l'autre chantier de ce même été 1993, avec Éric Boëda. Là, les amas étaient magnifiques. Il y avait des silex de toutes les couleurs. Je me souviens d'ateliers de débitage énormes. Ça m'avait beaucoup impressionné. Je n'étais pas encore en DEUG. C'était au tout début.

Même si j'étais plutôt partie pour me spécialiser sur la Méso-Amérique, la Préhistoire était donc déjà très présente par ma pratique de terrain. Les vacances d'été suivantes, je fouillais sur des sites de toutes les périodes (Néolithique, Moyen-Âge, etc.), ce qui a été très formateur. À partir de la Maîtrise, je choisissais des chantiers comportant des sépultures. Il fallait que je me forme aussi à ce type de contexte. Avant Mallaha, j'avais donc déjà une certaine expérience. En revanche, c'était la première fois que je fouillais à l'étranger.

C'est pendant ma Maîtrise que François Valla avait repris Mallaha, en 1996. Il était tombé sur des os humains et pour lui, c'était une évidence qu'il fallait un anthropologue sur le terrain. On m'a proposé de venir à Mallaha et de changer mes orientations vers le Proche-Orient.

[>Question ?]: Lorsque tu es arrivée à Mallaha, le contexte était différent de tout ce que tu avais pu faire jusque-là. Est-ce que tu te souviens de ton arrivée sur le terrain et de tes premières impressions quand tu as commencé à voir et comprendre le site ?

[>FB]: Ça m'a pris beaucoup de temps. J'avais fort heureusement le soutien de François Valla. Ce qui était différent, c'est que j'avais des responsabilités en tant qu'anthropologue. C'était la première fois et on a toujours peur dans ces cas-là. En plus, j'avais travaillé sur un squelette qui était particulièrement concrétionné. Une petite concrétion calcaire se forme en effet sur les ossements du site de Mallaha, comme d'ailleurs sur quasiment tous les sites de plein air en Israël. Les pierres ont donc exactement la même couleur que les os et vice versa. On ne les distingue donc que par leur morphologie. En plus, les Natoufiens de Mallaha ne sont pas comme les néolithiques ou les médiévaux de France. J'avais pourtant l'habitude de voir certaines choses, notamment au niveau de la dimension des os qui était faite à mon œil. J'avais une certaine échelle comme repère, mais là, je me retrouvais par exemple avec des humérus énormes. Il y avait une vraie différence. Je me demandais même s'il s'agissait bien d'Homo sapiens. Et il ne fallait pas que je me trompe !

[>Question ?]: Et ce n'était pas dû à l'altération du matériel ?

[>FB]: Non, c'était vraiment lié à la taille. Il fallait se faire l'œil. En réalité, ils n'étaient pas tellement plus gros, mais il y avait quand même une différence de robustesse. Le premier squelette que j'avais fouillé à Mallaha était le plus robuste de tous les Natoufiens que j'ai vus par ailleurs. Un géant !

[>Question ?]: Ça t'a plongé d'emblée dans une certaine dimension par rapport à l'homme. Tu étais obligée de t'imaginer des individus finalement, non ? J' imagine qu'avec le funéraire, tu es déjà là-dedans.

[>FB]: Oui, on est confrontés à cette dimension. C'est marquant. Même si j'ai toujours aimé ça, j'en rêvais la nuit. Je rêvais que l'on me fouillait. Il a fallu passer au-delà de ces premières impressions et pour moi, ça n'a pas été si évident que ça. Évidemment, je pense que ce n'est pas du tout de la profanation et que, d'une certaine façon, on redonne vie à ces gens. Au début, j'ai toutefois dû faire un petit travail sur moi-même.

[>Question ?]: Il y a quelque chose de particulier dans le rapport au corps et à la mort finalement, non ?

[>FB]: Oui, et à la décomposition. On réfléchit beaucoup à cet aspect. À travers la dislocation des os, on essaye de comprendre les volumes de départ de la tombe, c'est-à-dire le volume occupé, ce que représentait le cadavre, la façon dont il était entouré, les contenants, les gestes, etc. Et pour ça, il faut imaginer le corps qui se décompose. On est donc tout le temps confronté à ces aspects. Il faut s'y faire.

[>Question ?]: Mais tu n'es pas dans un rapport direct avec cet aspect.

[>FB]: Non. D'ailleurs, je ne pourrais pas. Travailler sur des momies par exemple ne serait pas possible pour moi. C'est ma limite.

[>Question ?]: C'est donc à Mallaha que tu as commencé à faire ces rêves.

[>FB]: Oui. Je pense qu'il y avait aussi la tension, le stress de mal faire. Ce sentiment m'est passé très vite avec le temps. Ça n'a pas été traumatisant.

[>Question ?]: Au fur et à mesure que tu t'es formée à Mallaha, j'imagine que tu as aussi précisé progressivement ce qui t'a amené à développer ton sujet de thèse en 2003. Est-ce que tu pourrais retracer ce fil qui t'a conduit de Mallaha en tant que fouilleuse spécialisée au développement de ta thèse qui s'intitule « Pratiques funéraires, paramètres biologiques et identités culturelles au Natoufien. Une analyse archéoanthropologique » ?

[>FB]: C'est venu naturellement. Autour de François Valla, on était toute une équipe, chacun prenant des responsabilités sur le terrain et développant ensuite un sujet de thèse sur le site, plus généralement sur le Natoufien. Ça faisait partie de cette dynamique. François Valla a voulu former une équipe de jeunes. Dans la mesure où il n'y

avait plus grand monde qui travaillait sur le Natoufien, on espérait tous que cela allait déboucher plus tard. C'est vraiment lui qui a redynamisé tout ça grâce à la fouille de Mallaha. Pour ma part, j'avais envie de savoir ce qui se passait sur les autres sites natoufiens et de faire une synthèse sur cette population natoufienne. Il n'y avait pas encore grand-chose sur les aspects biologiques qui étaient souvent traités site par site. Sur le funéraire, ça avait été pas mal étudié. En revanche les données étaient assez loin du terrain et tout le monde disait simplement qu'elles étaient très diversifiées. En faisant une étude systématique, j'avais donc envie de voir si l'on pouvait déterminer des évolutions, des spécificités, des différences selon les sites, etc. Je voulais savoir si je ne pouvais pas retrouver aussi une norme dans cette diversité.

[>Question ?]: Pour ta thèse, tu es passée de Paris I à Bordeaux pendant quatre ans. J'imagine que ce n'est pas la même école et que l'on n'a pas la même façon d'appréhender les choses. Est-ce que ce passage t'a paru assez fluide ?

[>FB]: Je ne sais pas si c'était fluide, mais c'était très enrichissant. À Bordeaux, j'ai appris beaucoup de choses sur les méthodes. Il y a une grande exigence méthodologique, notamment sur l'étude du squelette, c'est-à-dire vraiment sur les aspects biologiques. L'exigence porte aussi sur le funéraire avec l'école d'Henri Duday qui a eu une grande influence sur moi.

[>Question ?]: Que découvrais-tu alors ?

[>FB]: Il était venu donner quelques cours à Paris, comme beaucoup de gens de Bordeaux invités par Pascal Sellier et Mark Guillon qui avaient organisé ce module d'anthropologie à Paris I. Les cours d'Henri Duday sont exceptionnels. Il était très passionné et nous passionnait aussi. Sur les décompositions, il avait systématisé l'étude des dislocations, des connexions, etc. J'étais très influencée par cette école et par mes directeurs de thèse, Pascal Murail et Pascal Sellier. C'est davantage sur l'exigence méthodologique que je peux affirmer une nette influence. Je pense à Jaroslav Bruzek qui estimait le sexe à partir du coxal. Il nous disait bien de faire attention : « Ça ne sert à rien d'avoir 95 % de vos squelettes sexés si vous n'êtes sûrs que votre méthode n'est pas bonne ». Tout le monde utilisait alors le crâne et sa robustesse pour estimer le sexe, notamment beaucoup d'écoles à l'étranger. Il y a effectivement des différences entre populations, mais en utilisant le crâne, le sexe n'est estimé qu'à 80 %. On peut donc dire que 20 % des individus sont mal sexés. C'est de la statistique. Il n'était plus possible de fonctionner comme ça, car ce ne sont pas des méthodes fiables. Pour étudier deux ensembles, l'erreur peut éventuellement paraître négligeable mais notre approche est également individuelle. S'il y a 20 % de chances de se tromper, ce n'est donc pas la peine d'utiliser ces méthodes.

[>Question ?]: Quelle est l'histoire de ces méthodes ?

[>FB]: Ce sont des méthodes anciennes qui ont été systématisées dans les années 1960, 1970 avec Denise Ferembach et plusieurs anthropologues européens. Jaroslav Bruzek a fait sa thèse dans les années 1990. Il est l'un des premiers qui, en France, dira : « Attention, ce qui différencie la morphologie d'une femme et d'un homme, c'est le bassin pour des raisons fonctionnelles qui sont liées à l'accouchement ». Ce fut donc un indicateur basé sur l'adaptation de la femme à l'accouchement, au port du bébé et à la marche. Pour maintenir la bipédie, il faut que tout le corps s'adapte. C'est donc là qu'il faut aller chercher les différences. D'autres l'avaient dit avant. En revanche, ils ne mettaient pas de hiérarchie entre les différentes méthodes. Là, c'est quelqu'un qui a développé une méthode, c'est-à-dire testée sur des individus d'âge et de sexe connus dans le monde entier, toutes morphologies confondues. Et si ça marche sur toutes les populations du monde, alors on peut dire que c'est une méthode et que l'on peut l'appliquer aux Natoufiens par exemple.

[>Question ?]: Il y a une volonté de penser l'homme.

[>FB]: Oui, dans sa généralité.

[>Question ?]: C'est donc cet apport que tu retiens pour Bordeaux.

[>FB]: C'est l'exigence méthodologique. Elle est importante et elle me reste. Je fais toujours attention à considérer les échantillons. La question du recrutement funéraire fait partie des choses que Pascal Sellier a vraiment développées et qui nous ont été enseignées et à Paris I et à Bordeaux. La question de la représentativité des collections que l'on étudie est très importante. Tout le monde n'est pas enterré en cimetière. Si c'est un cimetière médiéval d'hôpital, on n'aura pas le même recrutement que pour un cimetière néolithique en sépulture collective ou que pour un village natoufien. Je pense que la sélection est très importante, notamment au Natoufien et au Néolithique. J'essaye de toujours garder cela en tête. Même s'il faut essayer d'en sortir quelque chose, on sait que l'on n'a jamais toute la population. Les individus que l'on retrouve nous disent néanmoins quelque chose qu'il faut comprendre. Cette approche vient vraiment de Bordeaux.

[>Question ?]: Est-ce que tu pourrais m'en dire plus sur la nature des dépôts en milieu funéraire collectif et cette lecture des couches qui est très différente que celle que l'on peut avoir sur une fouille planimétrique type Pincevent ?

[>FB]: Souvent, il n'y a pas de niveau stérile entre les squelettes. Le problème, c'est que ce ne sont pas des squelettes que l'on apporte : ce sont des cadavres. Toutes sortes de phénomènes de décomposition vont modifier la stratigraphie. Les petits os vont par exemple tomber au fond, etc. Pour retrouver la chronologie des dépôts, il faut procéder de la même façon que pour des remontages en industrie lithique. Dans notre cas, ça concerne des réarticulations d'os, des remontages, etc. Tout un travail spatial est à faire, un peu comme en lithique, mais à partir d'ossements. Il faut également se pencher sur les dislocations articulaires, car ces dernières n'interviennent pas au même moment. Dans ce cas, c'est la connaissance des processus biologiques qui importe. Elle nous apprend que certaines dislocations se font rapidement, d'autres plus lentement. C'est intéressant de savoir si certains os se sont déplacés et pas d'autres. On peut alors obtenir la chronologie relative de ses déplacements. Ces choses ont été mises en place par André Leroi-Gourhan et ses étudiants comme Jean Leclerc surtout, une figure très importante pour l'anthropologie funéraire. C'est un travail complémentaire à ce que fait l'école de Bordeaux.

Je ne sais pas si c'est l'influence de ma formation à Bordeaux ou à Paris, mais revenir sur les données primaires est également quelque chose de très important pour moi. Je ne tiens pas toujours compte de tout ce qui a été écrit dans les articles. J'aime revenir aux données primaires, car ça me paraît essentiel : revoir chaque sépulture, tous les os et démarrer l'analyse par un inventaire exhaustif. En France, la question de l'exhaustivité des données est essentielle. Je pense que l'influence d'André Leroi-Gourhan y est pour quelque chose. J'ai ce souci d'une description exhaustive pour pouvoir ensuite appuyer mes analyses et faire des interprétations. C'est très difficile de dialoguer avec mes collègues israéliens sur ce point. Ils ne comprennent pas vraiment que je me serve encore de ma thèse comme référence et que je ne pioche dans les autres articles de mes collègues que d'une façon plus secondaire. Je m'attache davantage aux révisions exhaustives et systématisées que j'ai pu faire des collections anthropologiques, de leur représentativité et de leur contexte. Qu'est-ce qu'une sépulture primaire et secondaire par exemple ? C'est un point qui doit aussi être discuté sur la base des inventaires et la fréquence des ossements.

En Israël, l'anthropologie biologique et l'archéologie funéraire sont deux champs très séparés. Les archéologues font de l'archéologie funéraire et les anthropologues de l'anthropologie biologique. En France, ces deux approches se croisent. On estime même que l'on ne peut pas les démêler, car les aspects d'organisation sociale imposent une certaine sélection funéraire. Les corpus biologiques que l'on a à disposition en sont la conséquence. Les deux approches sont donc indéniablement interdépendantes. On va également sur le terrain parce que notre propre pratique conditionne la connaissance des gestes funéraires. Mieux on fouille, plus on a une chance d'avoir des informations sur les aspects biologiques. C'est très important d'avoir les choses en place et de les voir. À chaque fois que des théories sont proposées, je me dis simplement : « Attention, il faut coller aux données primaires ».

[>Question ?]: Par rapport à cette exhaustivité dans la lecture du matériel funéraire, est-ce que c'est quelque chose que tu pourrais relier à ton expérience de fouille à Mallaha ?

[>FB]: Tout à fait. Oui. Je pense que François Valla a eu une grosse influence. L'exigence qu'il demandait sur le terrain et qu'il se demandait à lui-même aussi nous a formés. Ce qui était intéressant et ce qui, je crois, n'existe plus, c'est qu'il prenait le temps. On fouillait très lentement et on avait le temps d'observer. Il nous disait d'ailleurs d'observer. Lui ne fouillait pas, mais venait au-dessus de notre épaule et regardait ce que l'on faisait. C'était extrêmement intimidant. Il voyait l'image générale que nous n'avions pas. Lorsque je fouillais un squelette sur ma sépulture, je regardais la relation anatomique entre deux os et lui me disait : « Tu as vu ton individu ? Il est positionné comme ça ». Je ne l'avais pas encore vu parce que je n'avais pas sa vision, nourrie par le temps qu'il passait à observer. Il nous a vraiment appris à prendre le temps.

[>Question ?]: Vous étiez en quelque sorte ses mains ?

[>FB]: Oui, lui était le cerveau et nous ses mains. Il y a de ça. Et quand tu es jeune étudiant, tu ne sais pas vraiment ce que tu fais. François Valla n'avait pas une vision d'anthropologue. Il n'y avait pas été formé. Il avait toutefois cette exigence et ce souci d'exhaustivité. C'était difficile, car il fallait tout laisser en place, ce qui est très proche de ce qu'André Leroi-Gourhan prescrivait. À Mallaha, il fallait trouver des structures en pierres dans un cailloutis, mais les pierres reposaient les unes sur les autres. Il fallait sélectionner la bonne de la mauvaise. C'était difficile de valoriser cet aspect. Par exemple, quand les gens de l'extérieur venaient visiter le site, il fallait leur expliquer que certaines pierres étaient les bonnes et d'autres non. Je regardais ça un peu de loin quand je fouillais mes sépultures. Comment dire que telle pierre appartenait au sol et pas l'autre ? J'avoue avoir été totalement convaincue ensuite lorsque j'ai travaillé sur des sols lorsqu'on ne trouvait pas de sépultures. C'est arrivé très rarement, mais dans ces cas-là, François Valla me faisait fouiller sur des petits carrés. Il fallait que je dégage à mon tour des sols. Je me suis alors rendu compte qu'il avait raison. En faisant très attention, on arrivait à voir ce qui était issu du sol et ce qui ne l'était pas. Il y avait sans doute des erreurs, mais avec une approche très fine, on pouvait suivre les choses.

[>Question ?]: Même avec une approche très fine, il semble qu'il y ait une marge de manœuvre sur la lecture verticale des niveaux de cailloutis et qu'un sol n'existait que parce qu'il était imprécis. Vous ne vous trouviez pas sur un limon de quelques centimètres d'épaisseur dans le contexte de Mallaha. Vous parveniez à une lecture épaisse du sol, disons-le ainsi, en étant très minutieux. J'imagine donc qu'en ne l'étant pas, la notion de sol disparaîtrait totalement des données.

[>FB]: Totalement. Il y a une grande mode chez les spécialistes du Natoufien, surtout à l'étranger. Il s'agit de fouiller sans faire vraiment attention au sol. Un micromorphologue arrive ensuite sur le site, fait une coupe et dit : « Vous aviez un sol ici, un sol ici, un sol ici ». Ça se fait et c'est vraiment dommage. Je pense que l'on perd beaucoup d'éléments. Il y aurait quelque chose à développer. Il faudrait que l'on exporte mieux la méthode planimétrique. C'est certainement ce que la génération suivante ou notre génération doit faire, car pour l'instant, ça n'est pas fait.

[>Question ?]: C'est lié aussi au fait de ne pas considérer ce qui est en dehors de l'archéologie pure comme des disciplines secondaires et qui passerait après la lecture archéologique. Le géomorphologue ne devrait pas venir après coup, mais intervenir en même temps que les fouilleurs afin qu'il y ait vraiment une collaboration au cours du travail de fouille même. C'est ce que André Leroi-Gourhan avait déjà initié, non ?

[>FB]: Tout à fait. Pour l'anthropologie au Proche-Orient, c'est criant. L'anthropologue ne peut pas être sur le terrain. On n'imagine pas qu'il le soit. J'ai une étudiante en doctorat que j'ai essayé d'imposer pour la fouille des sépultures sur un terrain de sauvetage en Israël. Elle y est allée à force d'insister. Il fallait dire que c'était très important qu'elle soit sur le terrain parce que l'on ne fouille pas une sépulture comme on fouille autre chose.

Finalement, elle n'a jamais pu tenir ce rôle officiellement. Elle a toujours eu le statut d'ouvrier. Tout ce qui est contrat de spécialiste ne s'ouvre qu'à la fin du chantier, c'est-à-dire au moment des études. Même les contrats de travail sont donc touchés par ça. Soit tu es responsable de terrain, soit tu es ouvrier, mais tu ne peux pas être spécialiste. Tu n'es spécialiste qu'au moment des analyses.

[>Question ?]: Dans ce cas-ci, c'était dans le cadre du préventif ?

[>FB]: Oui. Et c'était il y a deux ans.

[>FB]: Dans le programmé, est-ce que c'est identique ? N'y a-t-il pas une intégration naturelle des spécialistes aux équipes ?

[>FB]: Dans le programmé, je voyais bien les collègues israéliens de mon équipe s'impliquer seulement lorsqu'ils venaient visiter le terrain. J'avais un jeune étudiant en Master, en micromorphologie. Je lui avais demandé d'être sur le site. Il n'avait pas toujours des choses à faire en tant que micromorphologue, c'est-à-dire des échantillons à prélever, etc. Il fouillait donc comme un chercheur lambda. Ça avait été très mal pris par son directeur parce qu'il faisait soi-disant un travail de technicien. Ce n'est donc pas la même chose qu'en France.

[>Question ?]: J'ai noté que tu entrais au CNRS en 2005, deux ans après ta soutenance. Tu as été affectée entre 2011 et 2014 au Centre de Recherche français de Jérusalem. Est-ce que tu pourrais m'en dire un peu plus sur ce passage ? Qu'est-ce qui t'a poussé là-bas pour tes recherches ?

[>FB]: C'était une opportunité importante qu'offrait le CNRS, celle de pouvoir être près des collections, près des collègues, près du pays aussi. Pour moi, c'était une façon de le découvrir différemment que le temps d'une fouille. Durant cette période, j'avais encore beaucoup de collections dont je devais terminer l'étude, notamment Mallaha. Tout ça prend beaucoup de temps, surtout au niveau de la restauration des os. Le problème est de restaurer avant étude. Il faut les nettoyer, les remonter. Il n'y a plus de technicien maintenant au CNRS pour effectuer ce travail. On n'a plus beaucoup de postes d'IT pour nous aider. C'est nous qui faisons ça nous-mêmes. Quand on a un peu de crédits, on essaye de payer des gens pour le faire parce que c'est un travail qui est vraiment très long. Comme tous les os sont concrétionnés, il faut les passer à l'acide, les consolider ensuite, les remonter. L'alternance des saisons fait que l'os est complètement craquelé. Il a l'air entier quand on le découvre et dès qu'on le soulève, il est en centaines de morceaux. C'est beaucoup de travail et ça prend du temps.

Au début, je faisais tout moi-même et après la mission de Mallaha, des petits financements que j'ai pu trouver par moi-même m'ont aidé à restaurer tout ça. J'y allais donc pour finir d'étudier ces collections. J'avais également un autre site qui m'a pris beaucoup de temps : Raqefet. C'est une grotte natoufienne fouillée par Dani Nadel où l'on a trouvé une trentaine d'individus. Il fallait s'occuper du matériel à restaurer et étudier. J'étais responsable anthropologue et je dois d'ailleurs faire la monographie des squelettes, tout comme je dois le faire également pour Mallaha. Ce passage à Jérusalem était donc important. Ça m'a également permis d'être impliquée dans l'enseignement en Israël. C'était une très belle expérience. J'ai donné un semestre d'anthropologie funéraire en anglais avec quelques cours sur l'évolution humaine. À l'université de Beer-Sheva, j'ai été invitée par Ofer Marder. C'était très intéressant de pouvoir participer à cet enseignement là-bas, tout comme le fait d'être dans un centre de recherche à l'étranger. Ça permet de voir les choses un peu différemment que dans une UMR en France. En Israël, c'est très pluridisciplinaire. Tu n'as pas que des archéologues. Tu trouves des sociologues, des politistes, des historiens, etc. On est tous mélangés et c'est très enrichissant.

[>Question ?]: Comment décrirais-tu l'originalité de ton approche ?

[>FB]: Je ne sais pas si l'interaction bioculturelle que je mets en place est très originale. Et je ne sais pas ce que j'apporte de nouveau en archéoanthropologie. Il y a quelque chose qui tient aussi à mon retour dans l'UMR 7041 et essentiellement au sein de l'équipe Ethnologie préhistorique. Pour ma thèse, j'ai cherché à conserver une

interdépendance très importante entre les problématiques archéologiques et ce que je pouvais apporter en anthropologie. J'ai toujours essayé de lier les deux, ce qui n'était pas toujours facile parce qu'il fallait avoir une très bonne connaissance du contexte. Et en commençant une thèse sur le Natoufien, on n'en a pas forcément. Il fallait aussi se former à l'anthropologie biologique. Il fallait donc tout mener en même temps. J'ai fait un gros boulot pour ma thèse et c'est vrai que depuis, je n'ai pas réussi à m'imprégner autant d'un sujet. Quand tu es doctorant, je pense que tu peux aller au fond d'un thème de recherche. C'est une période de la vie d'un chercheur qui est très importante. J'essayais donc de bien imbriquer les questions que se posent les archéologues en y répondant avec les squelettes, et sortir l'anthropologie des annexes. Les squelettes permettent d'aborder certaines questions plus globales, sociales, environnementales, etc., tout ce qui touche aux sociétés humaines et à leurs pratiques. Les restes squelettiques et les tombes permettent d'entrer dans beaucoup de sujets de société.

[>Question ?]: Est-ce que tu pourrais dire que l'originalité de ton approche est d'avoir transposé ce regard à l'étranger ?

[>FB]: J'ai essayé de l'exporter, mais je pense que ça n'a pas marché. Je ne suis pas négative, mais je m'en rends compte parce que ça fait quand même vingt ans que je suis là-bas. Je n'ai enseigné qu'un semestre, mais j'ai donné pas mal de séminaires. Je pense que ça n'a pas marché parce que c'est une question de générations. Je suis arrivée trop tôt par rapport à la génération qui enseignait à l'époque. C'est la génération qui n'était pas prête à écouter ce que je disais. J'espère en revanche que la génération que j'ai formée aura plus d'écoute. C'est déjà le cas. Quand elle était sur le terrain, ma doctorante a eu l'écoute des archéologues. Ils ont vu que ce qu'elle proposait ne se faisait pas encore trop dans le pays et que c'était intéressant. Je suis très optimiste pour cette génération qui va suivre. Celle qui était un peu opaque à des nouveautés va partir à la retraite. Je parle dans mon domaine d'archéoanthropologie. Au niveau de ma génération, c'est resté très fermé biologie/archéologie. Les archéologues ont l'air très intéressés par cette approche qui fusionne les deux. Là-bas, l'anthropologie biologique reste néanmoins très séparée et je pense qu'elle le restera pendant un moment. C'est parce qu'il y a une écoute des archéologues que je pense que les choses vont changer dans les dix à vingt ans qui viennent. Moi, je n'ai pas réussi. Je pense qu'il y a un problème avec l'anglais. J'ai beaucoup publié en français. Avec François Valla, on a aussi beaucoup publié Mallaha en français. C'est une erreur. Je pense qu'il s'est appuyé sur sa génération, celle d'Ofer Bar Yosef, de Naama Goren, Anna Belfer-Cohen qui étaient des préhistoriens francophones. Aujourd'hui, ça ne marche plus. Ces personnes étaient aussi de l'école Bordes, André Leroi-Gourhan. Ils avaient lu ces références. Or, aujourd'hui, les gens ne parlent et ne lisent plus le français. Il fallait que l'on s'adapte plus tôt. Le glossaire au niveau de l'industrie lithique reste français. Il y a donc un vocabulaire qu'ils possèdent, des notions (chaîne opératoire, grattoir, etc.). Avec François Valla, on a publié des choses très descriptives sur le site de Mallaha. Quand on n'est pas francophone, les lire est néanmoins très difficile. Et c'est vrai que c'est à nous d'écrire en anglais. C'est quelque chose que j'ai compris tard. Il faut aussi en être capable. On n'a pas beaucoup d'aides financières pour faire traduire ou corriger nos articles en anglais.

[>Question ?]: Ça peut sembler être un détail et pourtant ça a un impact sur toute la chaîne de transmission du savoir dans ce pays et domaine-là.

[>FB]: Oui.

[>Question ?]: Est-ce que tu pourrais me présenter assez globalement le site de Mallaha ?

[>FB]: Mallaha est un hameau de chasseurs cueilleurs qui étaient a priori sédentaires sur une bonne partie de l'année et sur plusieurs générations. Les datations du Natoufien ancien ne sont pas très bien connues, mais disons que c'est un village qui a été occupé de façon récurrente pendant près de 1500 voire 2000 ans. Il est situé dans une vallée qui est au bout de celle du Jourdain, la vallée du Rift qui se prolonge et qui est un passage entre le Proche-Orient et l'Anatolie (Syrie, Liban et l'Europe). C'est un passage important. Il y a d'ailleurs des sites très anciens qui

montrent que les hominés qui sortent d'Afrique empruntent aussi ce que l'on appelle le corridor levantin. Le site est situé tout près de la rivière d'Aïn Mallaha et pas très loin d'un lac également. C'est une zone stratégique. Les Natoufiens sont dans la pente et y installent leurs maisons. Ils ont une petite vue sur la vallée.

[>Question ?]: Cette topographie pose-t-elle des questions au niveau des méthodes ?

[>FB]: Les Natoufiens nous ont facilité le travail. Ils ont découpé la pente pour faire leurs maisons en creusant une fosse. Par conséquent, les sols sont plats. Les pierres des murs sont maintenues sur la paroi des fosses. Ceux ne sont pas des murs libre-porteurs, ils se maintiennent donc sur la pente. Les sols sont plats dans ce cas-là. Ce qui est très intéressant à Mallaha, c'est que l'on retrouve les trois phases du Natoufien (ancien, récent et final). Depuis que François Valla les a mises en évidence, elles sont très faciles à identifier au niveau stratigraphique. Ce ne sont pas les mêmes horizons. Le Natoufien final est dans un cailloutis, le récent en dessous de ce cailloutis et l'ancien dans un autre type de sédiment.

[>Question ?]: La chronologie qui a été utilisée par François Valla à partir de l'industrie lithique est liée à cette différenciation-là ? Est-ce que c'est aussi évident avec ton matériel funéraire ?

[>FB]: C'est très évident. Ça n'a rien à voir. Au Natoufien ancien, ils enterrent leurs morts dans des aires, ce que Jean Perrot appelait des cimetières, mais elles sont très petites. C'est l'affaire d'une ou deux générations. Moi, j'appelle plutôt ça des unités sépulcrales et cette dénomination fait effectivement sens. Les Natoufiens ont construit leurs maisons par-dessus ces unités. Ce sont donc les aires funéraires qui attirent les maisons, ce qui est très intéressant au niveau de la relation que les vivants entretiennent avec les morts. C'est absolument passionnant. C'est ce que Laurent Davina a étudié. Il a montré qu'il y a des différences au niveau de la préparation des parures et de leur port pour les trois unités sépulcrales du Natoufien ancien. On ne sait pas si elles sont vraiment et strictement contemporaines, mais il y a vraiment des choses intéressantes à dire. Cette façon de grouper les morts se retrouve ailleurs, sur d'autres sites. C'est très typique du Natoufien ancien. Contrairement à Mallaha où je n'ai pas pu le faire, j'ai montré sur d'autres sites que ce sont des regroupements avec une composante génétique. Il y a donc une parenté biologique. On peut le voir quand on étudie les caractères discrets, c'est-à-dire des petites variations anatomiques dont certaines sont héréditaires. Quand on les a, on peut dire qu'il y a des regroupements. À Mallaha, je ne les ai pas vus. Soit la population comporte un brassage génétique plus fort soit les regroupements funéraires ne se font pas par la parenté biologique, mais par autre chose.

[>Question ?]: Est-ce que cette question du brassage génétique peut donner un indice sur le nombre d'individus ?

[>FB]: Oui, ou bien qu'il y a des relations avec les communautés voisines. Mais c'est difficile de se baser sur les absences. L'absence n'est pas une preuve. On se base plutôt sur ce qui est présent pour dire ce qui existe. Durant le Natoufien récent, on a quelque chose de très différent. C'est vraiment une question sur laquelle je voudrais revenir prochainement. On constate l'apparition de sépultures collectives, c'est-à-dire de fosses dans lesquelles les morts sont regroupés. Ils le sont donc dans une seule fosse. Ce n'est pas comme des sépultures individuelles qui sont côte à côte. Ce sont des sépultures collectives avec des dépôts successifs. Ça veut dire qu'il y a des structures qu'ils pouvaient rouvrir. Les cadavres étaient laissés dans des espaces vides. Ça n'a donc rien à voir. Surtout, ces fosses sépulcrales sont regroupées dans un endroit où il n'y a jamais eu d'habitations. Elles sont vraiment à l'écart.

[>Question ?]: Le terme de cimetière utilisé par Jean Perrot est peut-être plus intéressant dans ce cas-ci.

[>FB]: Oui, tout à fait. Ce qui est très intéressant, c'est que ce sont des fosses qui sont souvent chaulées et qui n'ont peut-être pas servi de sépultures en première intention, mais comme silo. Ce sont des choses qui ont été un peu dites par Jean Perrot. François Valla n'est pas tout à fait d'accord pour dire que c'était des silos, mais j'ai vraiment envie de revenir sur ces questions. J'ai demandé à une étudiante de Master d'analyser les archives de Jean

Perrot pour voir ce qu'elle pouvait en tirer. Je pense que c'est une question vraiment importante, d'abord pour le stockage. On n'en a pas pour le Natoufien ancien et on aurait là de vraies structures de stockage. Je pense à tout ce que dit Alain Testart qui a bien influencé la Préhistoire. Si les chasseurs cueilleurs commencent à stocker, ce ne sont plus vraiment des chasseurs cueilleurs comme les autres. C'est vraiment très important pour le début de la néolithisation. C'est tout aussi important à comprendre au niveau des pratiques funéraires. Quand on a des fosses de ce type en archéologie, ce sont soit des fosses de stockage, soit des dépotoirs, c'est-à-dire des fosses poubelles. C'est la question que je posais à mon étudiante de Master. D'après le matériel que l'on trouve dedans, qu'est-ce que tu en penses ? C'est intéressant parce que si tu mets tes cadavres dans une poubelle ou dans des greniers de stockage, ça n'a pas du tout la même symbolique ; soit tu veux les conserver, soit tu veux les faire disparaître comme des déchets. C'est ce que l'on retrouve pour le Natoufien récent. Au Natoufien final, on revient vraiment sur des choses très proches du Natoufien ancien. On retrouve des sépultures qui sont dans des abris. Au Natoufien ancien, on a une alternance sur quelques générations à chaque fois entre des unités sépulcrales et des habitations. C'est une alternance des morts et des vivants sur un temps relativement long. Au Natoufien final – c'est ce que l'on a montré avec les fouilles de François Valla – l'alternance est beaucoup plus courte dans le temps. On parle d'une génération à peine à chaque fois. On utilise la maison, puis il y a des sépultures. On utilise à nouveau la maison, puis il y a des sépultures, etc. Il y a même un cas super intéressant où l'on a montré que les Natoufiens abandonnent la maison avant d'y placer une sépulture. Alors que le corps est décomposé – mais pas le coffre dans lequel il repose – les Natoufiens reviennent pour installer un nouveau sol sur le mort. On voit bien l'interaction très forte entre les vivants et les morts durant cette période. On vient non seulement se réinstaller sur le mort, mais c'est aussi à l'endroit du seuil, c'est-à-dire entre l'intérieur et l'extérieur. Nicolas Samuelian a également montré que les postes de travail de taille du silex (l'activité majeure de la maison) se situaient juste au-dessus du cadavre, au niveau du seuil. C'est vraiment un lieu important et c'est juste en dessous que l'on a retrouvé la sépulture.

[>Question ?]: On passe donc du cimetière avec une distance spatiale importante entre les morts et les vivants à leur intégration sur le seuil de l'habitat ?

[>FB]: Oui. Il est intéressant de constater que, quand les natoufiens avaient une proximité géographique avec les morts, ils ne les manipulaient pas beaucoup. Ils les déposaient et restaient là. Ils savaient visiblement qu'ils étaient là. En revanche, dans les sépultures collectives qui sont un peu à l'écart des maisons, il y a eu des manipulations. Ce sont des sépultures collectives successives. Ils revenaient et déplaçaient un peu les crânes sur le côté, les manipulaient. C'est quelque chose que l'on retrouve très souvent au Proche-Orient. Ces proximités/intégrités géographiques ou éloignements géographiques/manipulations.

[>Question ?]: Il y a quelque chose de très hybride finalement dans ce rapport aux morts. Qu'est-ce qui fait que certains vont opter pour une intégration de leurs morts quasiment au sein de leur habitat et d'autres dans des fosses à l'écart ? Quel statut doit-on avoir pour intégrer l'habitat ?

[>FB]: Les périodes sont différentes. La façon de voir les morts aux différentes époques change. Je vais peut-être un peu loin, mais par exemple, pour le Natoufien récent, on a ce petit cimetière de Mallaha. Il se trouve qu'il est visible. On a retrouvé des stèles dressées sur ces fosses. Elles étaient donc visibles des Natoufiens qui habitaient à Mallaha, mais aussi des communautés alentour. On dit souvent que si l'on commence à avoir des sépultures au Natoufien, c'est parce que c'est une question de territorialité. Les sédentaires voudraient ainsi marquer leur territoire. Moi, je trouve que pour le Natoufien, ce n'est pas le cas. Effectivement, les sépultures sont là, mais elles ne sont pas visibles. Elles sont sous le sol des maisons ou antérieures aux maisons. Pour les communautés voisines, elles ne sont pas visibles. En revanche, pour le Natoufien récent, elles deviennent visibles. On fait ça pour soi, mais aussi pour les autres. Il y a vraiment quelque chose qui se modifie à mon avis. Jean Perrot disait déjà que c'était peut-être une façon d'être visible pour des communautés qui étaient plus mobiles. Il y a cette idée que les natoufiens sont plus

mobiles au Natoufien récent. C'est beaucoup discuté. Certains disent que oui, d'autres que non. Ça dépend des sites. Lior Weissbrod a montré qu'en étudiant les souris, domestiques et sauvages, on retrouve plus de souris sauvages au Natoufien récent. Est-ce qu'ils reviennent à une plus grande mobilité à Mallaha ? Est-ce qu'ils font des retours réguliers pour enterrer leurs morts en s'en servant comme marqueurs de territoires ? C'est possible que des choses changent au niveau du rôle des morts à ce moment-là. Ce rôle disparaîtrait au Natoufien final puisqu'ils étaient à nouveau non visibles des communautés voisines.

[>Question ?]: C'est fou ce que peuvent nous raconter les morts, jusqu'à ces questions de rapport au territoire.

[>FB]: Oui, même le rôle qu'avaient les morts dans ces sociétés-là. Je dois dire que c'est grâce à la fouille de Mallaha que ces questions se posent, non seulement grâce à la finesse de la fouille des sépultures, mais aussi et surtout grâce à la finesse de François Valla pour la fouille des sols. C'est pour cela que l'on a pu montrer ces successions qui sont de plus en plus rapides entre les sépultures et les sols, c'est-à-dire cette relation qui est de plus en plus proche entre les morts et les vivants. La sépulture dont je parlais – et qui est dans la maison 203 – est près du seuil et proche des activités principales (du moins de taille de silex). La finesse d'étude des sols de cette structure 203 montre cela très bien, en particulier pour le dernier sol, car il est le mieux préservé. Les dernières phases d'occupation du site sont très intéressantes parce que tout est en place. Au départ, il s'agissait d'une zone avec beaucoup de foyers et de structures de combustion. Ces activités-là se sont arrêtées avec le dépôt de la sépulture. La mort de cette personne qui était une femme impliquait donc l'arrêt des activités. Elle a été enterrée dans un coffre et ce coffre a été posé directement sur l'un des foyers. Il n'y avait pas de fosse, mais un apport de sédiments extérieur au site. Ça a été montré par Nicolas Samuelian. Au moment de l'apport de ce sédiment, il y a aussi la construction de calages de poteaux et le mur va être rehaussé d'une assise de pierre. La structure devient une maison. Le décès de cette personne et sa sépulture à cet endroit impliquaient un changement du statut de la structure en elle-même. Grâce à la fouille fine, on peut donner une idée du temps impliqué. On sait qu'il n'y a pas eu de sédimentation entre la sépulture et le dernier niveau de foyer. On sait que la sépulture est posée directement dessus. Il s'agit donc d'une temporalité de quelques semaines au maximum. Et on sait qu'ils sont revenus ensuite. Après le calage des poteaux, ils se sont préparés pour faire de ce lieu une habitation, mais ils ont attendu que le cadavre de la sépulture se décompose avant de revenir. On sait qu'ils ont rouvert le coffre, qu'ils ont déplacé certains os trop hauts afin de remettre le sol à plat. J'ai pu voir de cette façon que cela avait été fait juste après la décomposition du cadavre. Je sais que le coffre était encore là et qu'il y avait encore un espace vide à l'intérieur qui leur permettait de déplacer des os. Je n'ai plus retrouvé de connexions articulaires. Ils sont donc venus s'installer ensuite directement sur cette maison préparée à l'avance. Il y a simplement eu un temps de latence entre le moment où ils ont décidé que ça serait une maison et le moment où ils sont vraiment venus s'y installer. C'est intéressant de constater que ce temps de latence correspond à la décomposition biologique du cadavre. C'est quelque chose qui est très bien décrit par les ethnologues. Il y a trois temps et celui de latence correspond au moment où le cadavre passe du monde des vivants à celui des morts. C'est le temps du deuil.

[>Question ?]: L'archéologie atteint rarement ces échelles d'ethnologues. On a finalement l'impression d'être dans une observation directe des comportements.

[>FB]: C'est ce qui me plaît. Pour moi, c'est vraiment ça la palethnologie. C'est reconstituer des microhistoires. Ce sont des histoires d'individus. On approche quelque chose d'anecdotique, mais qui nous apprend tellement sur ces sociétés.

[>Question ?]: Et plus la fouille se fait finement, plus il semble possible de pouvoir rentrer dans ces temporalités très resserrées finalement.

[>FB]: Oui. On a l'impression de vivre avec eux. C'est quelque chose dont nous parlait François Valla. C'était

aussi ce qui l'attirait. Je pense que c'est plutôt en passant par ces microhistoires individuelles que l'on peut arriver à en sortir des choses plus générales sur le Natoufien. Peut-être que l'on se trompe en faisant ainsi, mais au final, ces micros-temps de vie, eux sont bien réels. On ne se trompe pas à ce niveau-là.

[>Question ?]: On reste à Mallaha, mais sur les aspects plus organisationnels du chantier. Combien d'années y as-tu fouillé ?

[>Question ?]: De 1997 à 2005, mais en 2003, je n'y suis pas allée parce que je terminais ma thèse. J'y ai travaillé huit ans.

[>Question ?]: Quand tu es arrivée sur le terrain, qu'est-ce qui t'a le plus frappé ? Tu avais une grande expérience de fouille en France, mais c'était ton premier chantier à l'étranger. Qu'est-ce que tu découvres sur place ?

[>FB]: Les méthodes d'enregistrement étaient très différentes. Je trouvais ça compliqué au départ. Je ne me souviens que de ça et finalement plus de la façon dont on enregistre en France ! François Valla avait mis en place une organisation particulière. Il y avait les chefs de secteurs. Ce que je trouvais très sympa, c'est qu'à chaque début de semaine, il y avait un tour de chantier. Ça, *a priori*, c'est très Leroi-Gourhan. Chaque chef de secteur travaillait par structure. On était peut-être quatre, cinq avec moi pour les sépultures. On devait raconter ce que l'on avait trouvé au cours de la semaine précédente. Ce n'était pas facile à faire. On était angoissés à l'idée de devoir parler sans se tromper devant François Valla. C'était intéressant malgré tout. Il y a eu jusque vingt, vingt-cinq personnes sur ses chantiers. Il fallait aussi s'exprimer en anglais parce qu'il y avait pas mal d'étrangers, européens pour la plupart, au début notamment. Il n'y avait pas tellement d'Israéliens. C'était compliqué parce que les étudiants israéliens sont payés dès qu'ils vont sur un site. Comme les Français ne peuvent pas financer, il y a assez peu d'Israéliens sur les fouilles françaises. Il y avait donc ce tour de chantier qui était assez impressionnant pour tout le monde. Ce qui était bien, c'est que ça nous permettait de comprendre comment ça avait avancé d'un secteur à un autre. François Valla avait aussi mis en place des réunions le soir pour savoir comment on voulait avancer sur nos secteurs. On était qu'entre chefs de secteurs. C'était très sérieux. On aimait moins, parce que ça nous mettait un peu de côté par rapport à nos camarades étudiants. Ça installait une petite hiérarchie entre nous que l'on n'aimait pas trop. En plus, on était tous plus ou moins de la même génération, entre 20 et 25 ans. On y a mis fin au bout de quelques années en allant voir François Valla pour lui dire que l'on ne voulait plus faire ça parce que ça creusait un petit écart.

[>Question ?]: À quelle heure commençait la fouille par exemple ?

[>FB]: On était en décalage par rapport au rythme israélien. On commençait tard, vers 8h, au moment où il faisait déjà bien chaud. Là-bas, on commence en général les fouilles vers 5h30, 6h. C'est vrai que c'était un peu difficile d'arriver le matin, car il faisait déjà chaud. On devait s'arrêter entre midi et 13h pour manger un pique-nique et on revenait vers 16h30 au kibboutz. Cette maison collective était très sympa. Il y avait ensuite la post-fouille avec le tri du matériel et des refus de tamis. De mon côté, dès que j'avais des os, je les nettoyais.

[>Question ?]: Il y avait ces étudiants ou spécialistes israéliens avec qui vous communiquiez en anglais. Comment se passaient les relations entre les Français qui arrivent sur un site à l'étranger et les Israéliens ?

[>FB]: Ça se passait très bien, surtout que Mallaha a toujours été considéré comme « territoire français ». Le site était reconnu par tout le monde. On avait donc des visites de préhistoriens très intéressés par ce que l'on faisait. Ils trouvaient qu'il y avait un niveau de détails un peu trop exagéré, mais certains en voyaient tout l'intérêt, notamment Naama Goren ou des jeunes de l'époque comme Gonen Sharon, un préhistorien que j'apprécie beaucoup. Tous ceux qui venaient visiter voyaient l'intérêt de la chose. On avait Hamoudi Khalaily comme codirecteur de la fouille.

[>Question ?]: C'est là que tu l'as rencontré ?

[>FB]: Oui. Il n'était pas tout à fait en phase avec ce détail de fouille, mais il avait une intuition de terrain exceptionnelle. Il fait du sauvetage et va en général beaucoup plus vite, mais il savait très bien où est-ce qu'il fallait

fouiller, comment avancer, quelle pierre démonter à quel moment, etc. Il n'était donc pas en phase avec la méthodologie en propre, mais il apportait beaucoup de choses avec son intuition de fouille. Je pense que ça a été important. Il gérait tout ce qui était autour, comme par exemple les visites des orthodoxes. Ça m'a d'ailleurs beaucoup aidé ! On n'est pas censés fouiller de sépultures en Israël, même quand elles sont très anciennes. C'est lui qui m'a appris à m'asseoir délicatement sur les squelettes que je fouillais. C'était difficile, parce que les religieux arrivaient sans se présenter. On levait la tête et tout d'un coup, on voyait qu'ils étaient là, au-dessus de nous. Ils étaient très discrets. Ça peut être très grave parce qu'ils peuvent revenir en groupes et casser le site. C'est arrivé sur d'autres sites, un d'ailleurs qui était fouillé par un français. Comme c'était de la Préhistoire, c'était plus compliqué à voir à Mallaha. Les os étaient encroûtés et les religieux ne les reconnaissaient pas forcément. On les camouflait. Hamoudi Khalaily prenait des mousses, mettait tout sur le squelette avant de me dire de m'asseoir dessus.

[>Question ?]: Ils n'ont jamais rien vu ?

[>FB]: Non. Hamoudi Khalaily les sentait venir. Ils nous disaient : « Attention, religieux ! » On a beaucoup rigolé quand même avec ça.

[>Question ?]: Et ils n'avaient pas accès aux publications ?

[>FB]: Je crois qu'ils ne regardaient pas trop, car ils auraient pu vite se rendre compte qu'il y avait des sépultures sur le site. Ils ne devaient pas creuser jusque-là. Comme on était un site français, ils venaient, mais sans plus. Sur les sites israéliens, ils ont beaucoup de pouvoir. C'est très difficile de fouiller des sépultures aujourd'hui, même pour les périodes préhistoriques. C'est aussi pour ça que c'est difficile de faire de l'anthropologie en Israël. C'est également pour cette raison qu'il n'y a pas beaucoup d'enseignements sur ce qu'est l'anthropologie ou encore que mon approche est difficile à faire passer. Tout ça se tient. Il y a très peu de personnes qui s'intéressent à ces squelettes finalement. On sait qu'ils vont être récupérés par les religieux et que la religion interdit de parler de squelette et d'anthropologie.

[>Question ?]: L'idée est de laisser les morts à l'endroit où ils ont été enterrés ?

[>FB]: Oui. On n'est pas censés y toucher ni les déplacer. Dans l'histoire du judaïsme, ça a toutefois changé parce qu'on a des dépôts secondaires connus pour l'Âge du fer, chez des populations déjà israélites. Aujourd'hui les religieux récupèrent les squelettes et les réinhument avec le rituel approprié, C'est aussi un petit commerce. Il y a une raison économique et commerciale derrière et beaucoup d'hypocrisie, je pense. Les orthodoxes ont de plus en plus de pouvoir.

[>Question ?]: En 2007, tu codiriges ta propre fouille sur le village de Beisamoun. Est-ce que peux m'en parler ? Qu'est-ce qui t'a amené à y travailler ?

[>FB]: J'avais l'idée de voir autre chose que du Natoufien. Après avoir fini ma thèse, j'avais envie d'aller voir ailleurs. Il faut dire aussi que François Valla n'était pas trop pour que l'on reprenne la fouille de Mallaha. Je pense qu'il avait raison. On avait besoin de se former à autre chose. J'ai donc cherché un site. Ce qui m'intéressait était de voir comment l'occupation du territoire se faisait sur un temps long.

[>Question ?]: Après les Natoufiens ?

[>FB]: Oui. Je cherchais un site PPNA, mais il n'y en avait pas dans cette région. Hamoudi Khalaily m'a proposé que l'on se rabatte sur le site de Beisamoun. Il était intéressant parce qu'il y avait du PPNB (8e millénaire) et il avait été fouillé par l'équipe de Monique Lechevallier, des Français. Il avait été découvert par Jean Perrot et Amnon Assaf qui est un archéologue amateur de la région. Il a d'ailleurs découvert tous les sites du coin, dont Mallaha. Ça facilitait les choses parce que quand tu arrives après des Français, c'est plus facile de reprendre un site. Ça s'y prêtait bien. On était donc partis pour fouiller du 8e millénaire à Beisamoun. Tout le monde disait qu'il ne restait plus

rien, que le site n'était pas conservé. Il avait été protégé très tard. Il a été découvert dans les années 1950, prospecté jusque dans les années 1970. En 1972, il y a eu une fouille de sauvetage menée par Monique Lechevallier qui a découvert une maison du 8e millénaire qui était très bien conservée. Ensuite, il n'y a plus rien eu. Le site n'a été protégé qu'en 1998 par les Antiquités israéliennes. Entre temps, beaucoup de tranchées de drainage ont été faites. C'était également l'emplacement d'un bassin piscicole. Il y a donc eu beaucoup de destructions. On arrivait sans trop savoir si le site était conservé ou pas. On a eu la chance de tomber sur un bassin piscicole qui n'avait jamais été réutilisé après. Il avait été laissé tel quel. Au fond de ce bassin, il y avait déjà des choses qui apparaissaient. On les a fouillées et on est tombés sur quelque chose de très récent, le PPNC (7e millénaire). Les choses se répètent, car François Valla était arrivé à Mallaha pour fouiller du Natoufien récent. Il était tombé sur du Natoufien final qui n'était pas du tout facile à fouiller. Il en a fait son sacerdoce et il est allé jusqu'au bout à fouiller ce cailloutis pour que l'on apprenne des choses sur ce Natoufien final. Effectivement, scientifiquement, c'était très intéressant. Et nous, nous sommes arrivés sur ce 7e millénaire qui était aussi très mal conservé, mais connu nulle part. C'était effectivement très important de le fouiller aussi. J'ai arrêté la fouille en 2016, avant d'avoir atteint les niveaux mieux conservés. Il y a un moment donné, il faut s'arrêter pour publier.

[>Question ?]: C'est la première fois que tu codirigeais un chantier. Comment était constituée l'équipe ?

[>FB]: On avait monté une équipe avec des Israéliens, une spécialiste de la faune (Liora Kolska Horwitz), un micromorphologue canadien (Francesco Berna), etc. Hamoudi Khalaily était le lithicien, mais comme il n'avait pas le temps de s'occuper du matériel, un autre israélien s'en est chargé (Omry Barzilai). J'ai fait ensuite appel à un espagnol (Ferran Borrell) parce que Hamoudi Khalaily n'avait pas le temps de faire une étude exhaustive. D'ailleurs, même en lithique, les études exhaustives ne se font pas en Israël comme ce que l'on pratique en France. J'ai fait appel à quelqu'un qui était plutôt spécialiste de la Syrie. Il est venu en postdoctorat pour étudier le matériel. Ça a permis de décoincer beaucoup de choses dans la compréhension du site. Je me suis donc tout de suite entourée de spécialistes. J'ai essayé de prendre les meilleurs, ceux qui avaient un peu de disponibilités. Je t'avouerais que ça n'a pas été si facile que ça de reprendre ce site. Ça a été facilité parce qu'il n'y avait pas de concurrence avec une équipe israélienne. En revanche, le fait d'être une archéologue cataloguée comme anthropologue était problématique. Il y a vraiment une division dans le pays. Si tu es anthropologue, tu n'es pas archéologue, et vice versa. Les anthropologues ne sont pas censés prendre des responsabilités de terrain. Ça n'a pas été facile. Il y avait aussi le fait que je n'avais pas une grande expérience. J'étais assez jeune. J'avais eu ma thèse à 28 ans, alors que là-bas, c'est l'âge où ils commencent leur Master. Il y a un décalage avec le service militaire. Il y avait également le fait que je n'étais pas une spécialiste du PPNB, mais du Natoufien. Et puis, il y avait certainement le fait que je suis une femme. Je n'ai pas eu l'autorisation de fouille dès la première année où je l'ai demandée. Je l'ai eue la deuxième année.

[>Question ?]: Et le fait d'être une femme ?

[>FB]: Ça n'a pas été forcément facile, notamment une femme qui est revenue enceinte plusieurs années. Ça a coïncidé. Une année, j'ai demandé des financements alors que j'étais enceinte. J'ai appris que des collègues avaient enlevé ma candidature à cette bourse. Ils pensaient que je ne viendrais pas fouiller sur le terrain, car j'étais enceinte. Cette année-là, j'ai quand même fouillé, mais avec très peu de financements. Ils avaient été retirés malgré moi. C'est un peu étonnant. Je ne sais pas vraiment qui a exclu mon dossier. Ce n'est qu'après que l'on m'a dit : « Non, tu es enceinte. Tu ne vas pas venir fouiller ». Mais c'était à moi d'en décider. Finalement, j'ai eu mes trois enfants sur huit ans de fouille. Au début, ça coïncidait un peu et puis, ensuite, mes collègues plus proches ont compris que l'on pouvait faire l'un et l'autre. Il y a eu également une autre difficulté. La première année, j'avais des ouvriers qui m'étaient très gentiment mis à disposition par les Antiquités israéliennes. Je ne parlais pas arabe. Il fallait que ce soit Hamoudi Khalaily qui donne les ordres. Ça ne marchait pas quand c'était moi.

[>Question ?]: Il fallait parler arabe ?

[>FB]: Oui, mais même quand j'essayais de m'exprimer, le fait que je sois une femme ne passait pas du tout.

[>Question ?]: En quoi dirais-tu que ta collaboration avec François Valla a marqué ta pratique de terrain ? Par rapport à Beisamoun par exemple, comment t'es-tu réappropriée la pratique de terrain à laquelle il t'avait formée ?

[>FB]: Au début, je suis arrivée avec beaucoup de principes et de dogmes qui venaient justement de Mallaha : fouiller sur des petits carrés d'un quart de m², fouille très fine, tamisage exhaustif, etc. Heureusement qu'il y avait Hamudi Khalaily pour me dire : « Attention, pour le Néolithique, ça ne va pas marcher ». Et il avait tout à fait raison. Si on ouvre des quarts de m², on ne voit rien. On a finalement fait des carrés de 2 m, donc d'une surface de 4 m². Ça ne veut pas dire que l'on ne repassait pas au quart de m² en fonction de l'endroit où l'on fouillait. Ouvrir grand permettait d'avoir des ouvertures où l'on voit tout de suite. Les espaces étaient beaucoup plus grands qu'au Natoufien. En plus, la densité de matériel était quasi nulle par rapport au Natoufien. Il n'y avait pas grand-chose. J'ai fait du tamisage exhaustif pendant trois ou quatre ans. Au fur et à mesure qu'on en triait les refus, on s'est rendu compte qu'il n'y avait rien. La conservation du site était aussi très mauvaise. On s'est donc adaptés. Ensuite, je n'ai fait du tamisage que pour les locus et j'ai arrêté pour les surfaces qui se situaient entre ceux-ci. Ce qui m'en est resté, c'est la planimétrie. On essayait d'ouvrir un maximum, de démonter tout ensemble sur de grandes surfaces sans le faire pour des bouts de mur, etc. Ça nous paraît assez évident, mais c'est quelque chose de très français. J'ai également gardé le système de catalogues, c'est-à-dire l'enregistrement par opération de fouille. Il est plus neutre qu'un enregistrement par unité stratigraphique. Aujourd'hui, j'ai du mal à en voir les différences, mais j'ai vraiment gardé l'enregistrement de François Valla dont il avait lui-même hérité de la période précédente avec Jean Perrot. Il a dû l'adapter. François Valla prenait énormément de notes. J'en prenais aussi beaucoup.

[>Question ?]: En tant que collègue et aussi en tant qu'humain, comment décrirais-tu François Valla ?

[>FB]: C'est quelqu'un de très intègre, de très attachant, de très exigeant. On l'a vu dans son travail. Il est également très bienveillant. Il a une bienveillance auprès des jeunes étudiants qu'il voulait former. Je pense qu'il y a aussi des gens qui ne lui plaisaient pas dès le départ et pour qui il n'avait pas envie d'en savoir davantage. Il avait un peu ses têtes. En revanche, quand il décidait de former quelqu'un, il allait jusqu'au bout. Il n'abandonnait pas. Il donnait tout ce qu'il avait pour que les gens aillent au bout de ce qu'ils avaient commencé. C'est évidemment remarquable. Il a sauvé plusieurs étudiants qui étaient sur le point d'arrêter. C'est aussi quelqu'un de timide et donc qui n'est pas facilement accessible. Finalement, quand on était en petits groupes, il nous racontait des blagues, des anecdotes. Il se livrait un petit peu, mais il ne fallait pas être plus de trois ou quatre. Je crois que c'est lui qui disait qu'au-delà de deux, c'est un groupe !

[>Question ?]: Qu'est-ce que tu aimerais rajouter pour éventuellement aborder des points lors de l'entretien avec François Valla ?

[>FB]: La question d'une approche pluridisciplinaire du site de Mallaha a peut-être été la moins abordée. Est-ce que c'est un peu tôt parce que la monographie n'est pas faite ? Je ne sais pas comment François Valla voudra le voir. Ce que j'ai trouvé enrichissant aussi, c'était cette équipe qu'il avait formée à l'époque, sur le terrain. Nous, on avait l'impression que ça fonctionnait bien entre nous et qu'il y avait une complémentarité entre nos sujets de recherche, ce que pouvait leur apporter François Valla, etc. On avait, grâce à ça, une compréhension plus générale du site, et ce même si on n'avait pas encore l'expérience suffisante. Aujourd'hui, on a tous évolué. Il faudrait donc tous nous réunir pour savoir ce que l'on pense du Natoufien, parce que tout ça, c'était il y a quinze ans.

[>Question ?]: Et la suite de Mallaha ?

[>FB]: La suite de Mallaha, oui. Comment est-ce que François Valla voit les choses ? Qui veut reprendre le site ? Laurent Davin qui vient de soutenir sa thèse ? Je pense que des Israéliens aussi seraient intéressés. Et c'est

normal, car ça fait un bout de temps que l'on est parti finalement. Je ne sais pas comment François Valla voit les choses. Moi, je ne me vois pas reprendre un terrain dans la région. J'ai envie de changer un peu. Si je devais reprendre quelque chose dans la région, c'est sûr que ça serait sans doute Mallaha. Évidemment, ça me démange, mais je crois qu'il y a un moment de la carrière durant lequel il faut savoir faire autre chose. Je pense que c'est le bon moment pour moi. J'encouragerai à y reprendre les fouilles, même pour Beisamoun. C'est important d'essayer de perpétuer cette approche que l'on a eue dans la région. Il serait aussi intéressant de savoir comment François Valla voit la paléontologie, comment il définirait ça. Comment dépasser les descriptions ? C'est vrai qu'il s'y est beaucoup attardé, mais c'est peut-être une question de période. Aujourd'hui, on ne peut plus s'arrêter aux descriptions et je pense que c'est dommage. De toute façon, maintenant, il faut vendre des choses. C'est normal aussi de devoir sortir des choses qui nous permettent de voir ces Natoufiens d'une façon un peu plus humaine.